

La Question humaine
Nuit et brouillard
La Question humaine France, 2007, 143 minutes

Élie Castiel

Number 252, January–February 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47390ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

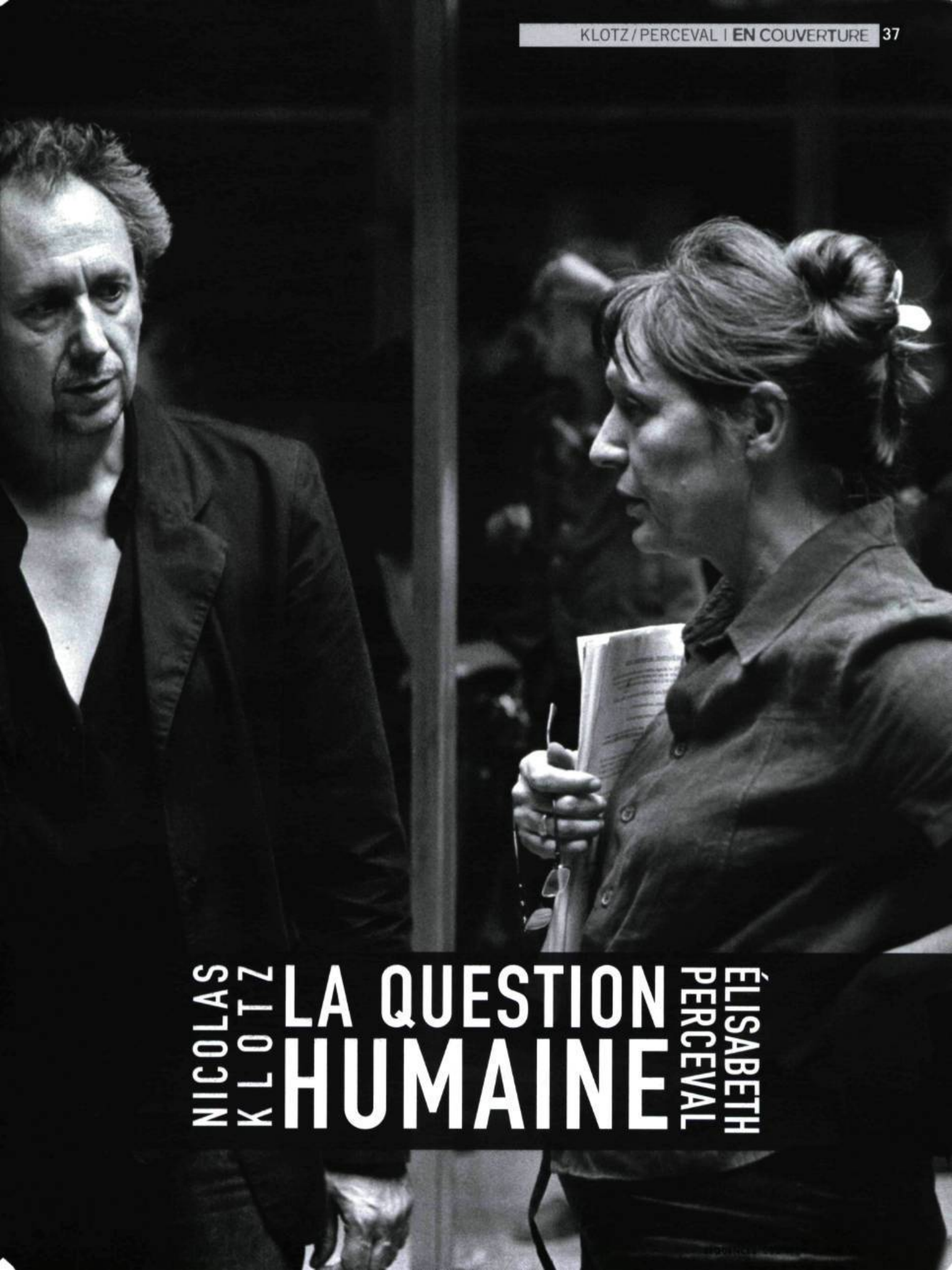
0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

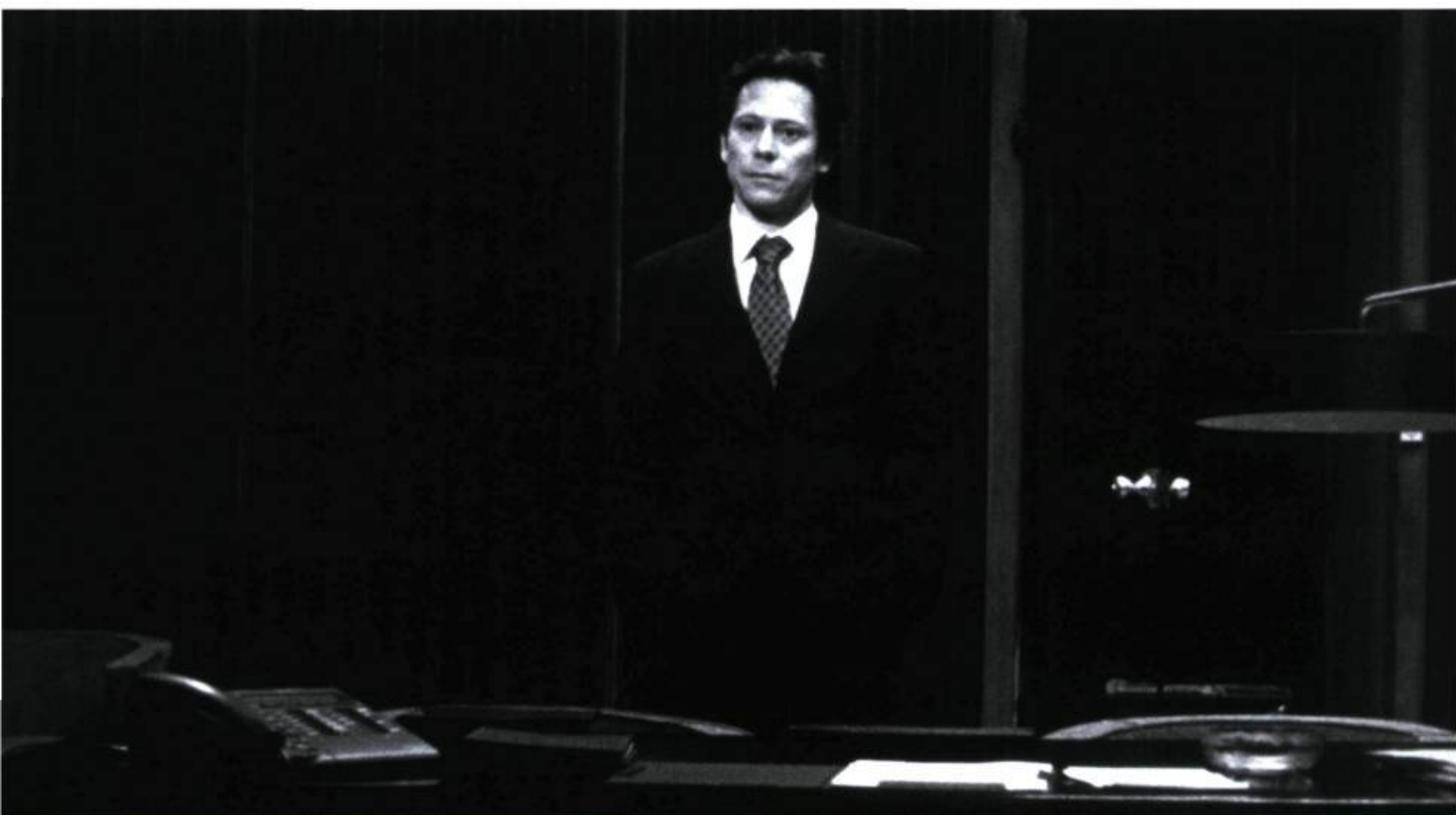
[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (2008). *La Question humaine : nuit et brouillard / La Question humaine* France, 2007, 143 minutes. *Séquences*, (252), 38–39.



NICOLAS
KLOTZ
LA QUESTION
HUMAINE
ÉLISABETH
PERCEVAL



Revaloriser le culte du travail, redorer le blason de l'ambition, de la réussite à tout prix

La Question humaine

Nuit et brouillard

À la première vision, le nouveau film de Nicolas Klotz produit un effet-choc. Identification par la mise en scène d'une situation, en apparence tristement ordinaire. Mais l'angoisse survient petit à petit, s'incruste dans l'action, propageant des idées sur le monde d'aujourd'hui qui rappellent que rien n'a changé depuis des décennies. Et d'un coup, l'impact émotionnel créé chez le spectateur ne fait que valider l'importance capitale de ce film-thèse, œuvre essentielle qui manifeste jusqu'au plus haut point son attribut purement intellectuel, évitant tout sensationnalisme de mauvais goût ou moralisme outrancier.

ÉLIE CASTIEL

À mesure qu'avance cette enquête sur le mensonge de la parole, son pouvoir d'annihilation, ses effets pervers, rappelant surtout sans cesse comment notre société actuelle s'accommode de son amnésie répressive et des horreurs de l'Histoire, nous comprenons de plus en plus l'importance vitale d'un tel projet, véritable proposition rationnelle de la part d'un cinéaste et d'une scénariste qui remettent en question avec courage et détermination l'organisation même de la société. Sur ce point, **La Question humaine** est un film politique et historique d'une valeur inestimable, essentiel, intentionnellement accusateur d'un certain laxisme qui donne tous les droits aux plus puissants. En quelque sorte, un document terre-à-terre sur le monde d'aujourd'hui.

De quoi s'agit-il ? Psychologue d'entreprise dans une grande firme pétrochimique franco-allemande, Simon prépare avec une acuité sans bornes et un pragmatisme irréfléchi de multiples licenciements et des restructurations. Tout se passe ordinairement comme dans toute grande organisation d'aujourd'hui qui *se respecte*. Un jour, son chef lui demande d'enquêter discrètement sur un des directeurs, l'Allemand Mathias Jüst, qui, depuis quelque temps, donne des signes de dépression. Simon le rencontre et se rend vite compte qu'il s'agit d'un homme détruit, hanté par l'histoire de son père, un officier SS qui a ordonné la déportation d'enfants juifs.

Le film est avant tout un travail éloquent et cérébral sur la mise en scène, sur son fonctionnement, sa construction, ses intermittences et ses transitions, et surtout sur sa validation dans le processus de création cinématographique. Il y a tout d'abord une longue description, à la fois glaciale et captivante, de la mécanique d'une grande entreprise contemporaine : jeunes cadres aux ambitions démesurées, anciens chefs dont la corruption est devenue monnaie courante et style de vie, ceux que l'on jette dehors sans crier gare. Ceux qui restent, les obéissants (et les plus jeunes), apprennent en ces hauts lieux l'art de la compétition et du comportement manipulateur.

Et il y a aussi un environnement : un univers suffisamment froid pour aliéner le plus commun des mortels que Klotz présente dans un style architectural qui rappelle constamment les camps de la mort. Sur ce point, le générique du début demeure une évocation remarquable qui restera pendant longtemps gravée dans notre mémoire. Long panoramique traversant un mur *métaphorique* où des numéros apparaissent pour confronter notre esprit, pour nous pousser à réfléchir, pour nous sortir de notre torpeur aussi bien dérangeante que démentielle.

Dans cet univers de grande entreprise, il faut éliminer les contre-productifs, les flemmards. Il faut revaloriser le culte du travail, redorer le blason de l'ambition, de la réussite à tout prix. Il faut surtout refuser aux travailleurs immigrants, ceux qui ne sont pas comme nous, de s'intégrer ou de s'assimiler. Ce qui reste alors dans cet espace rude et agressif, ce sont des corps d'hommes et de femmes en costumes sombres. Ils s'épient, s'agressent et se déchirent. Chacun veut réussir, même si c'est pour finir par participer aux actions infâmes d'un univers qui cache sa violence et son mépris du facteur humain.

Et il y a aussi, et surtout, Simon, deux hommes en un. Tout d'abord le technicien, le super-performant, l'éliminateur de postes, l'applicateur de solutions aussi rationnelles que radicales et efficaces. Celui par qui le malheur arrive. C'est là le Simon de jour : il a la maîtrise du corps et du geste, rigide ; sa parole est posée. Et puis, il y a le Simon de la nuit, celui qui décompresse, séduit, se défonce pour mieux organiser des lendemains qui déchantent.

Le film tourne autour de ce personnage, élément-clé de l'intrigue, celui par qui va se clore cette investigation sur la société actuelle. En soldat obéissant aux ordres, Simon va pourtant réagir lorsqu'il reçoit une note transmise par un informateur mystérieux. Il s'agit d'un document datant de 1942 où des ingénieurs expliquent la façon dont on peut améliorer le rendement : ils suggèrent qu'on se débarrasse des sureffectifs en les gazant dans un camion. C'est dès ce moment que Simon comprend l'importance de ses gestes et de son comportement. C'est dès ce moment aussi qu'il prend le dessus sur le démon qui l'assaille. Car en fin de compte, Simon va faire le lien inévitable entre son comportement aux tendances morbides, voire même fascistes, et la façon dont les chefs des grandes entreprises d'aujourd'hui, les pionniers d'un libéralisme

corporatif aliénant, récupèrent les mots des idéologues de la Shoah. C'est-à-dire : planification, marchandisage, épuration, élimination. Dans le rôle de Simon, Mathieu Amalric passe d'un registre à l'autre avec une décontraction inépuisable, participant ainsi à une gestuelle du corps inusitée, au gré des situations. Sans aucun doute, un des plus grands talents masculins du cinéma de l'Hexagone.

Comme par magie, Klotz procède à la construction d'une mise en scène qui se permet de nombreuses variations à la fois narratives et formelles : *rave* endiablé où les corps s'affrontent selon un mécanisme de survie, presque dix minutes de flamenco *a capella* offrant une pause avant de voir ce qui nous attend, transition entre le plan fixe et la caméra à l'épaule, jeu d'ombres et de lumière, véritable hommage à l'expressionnisme allemand. Il y a aussi un procédé remarquable dans le dialogue. Mots qu'on prononce pour voir se réaliser la nécessité d'obéir, de se résigner. En fin de compte, de soumettre au diable son âme inutile.

On sort de la projection à la fois blessé et enrichi, désorienté et ressaisi, hanté par la peur de la réalité et prêt à livrer bataille contre la république de l'indolence ...

Dans *Comment je vois le monde*, Albert Einstein déclare que « le sort de l'humanité en général sera celui qu'elle méritera. » En ce qui a trait au film, quelle est alors cette *question humaine* ? D'une part, la remise en question que s'impose Simon après un travail d'introspection, et ensuite les interrogations qui surgissent dans la tête des spectateurs. Car il n'est pas ici question d'attribuer à la Shoah un caractère contemporain, mais plutôt de percevoir des possibilités de résurgence, des projections non souhaitées de ce qui peut arriver si nous ne prêtons pas attention. En somme, la grande question humaine est celle qui nous fait réfléchir sur notre propre condition.

Adapté d'un roman de François Emmanuel, le film de Nicolas Klotz peut désorienter certains spectateurs à cause de son *apparence* intellectuelle, mais force est de souligner son importance pour chacun de nous. C'est ainsi que **La Question humaine** est hanté par des anatomies fortement serrées, des corps faits pour nourrir la machine corporative, organisationnelle, intransigeante et inhumaine. On sort de la projection à la fois blessé et enrichi, désorienté et ressaisi, hanté par la peur de la réalité et prêt à livrer bataille contre la république de l'indolence, du *statu quo* régressif et du pouvoir fasciste de l'annihilation. Un film d'une grande actualité, incisif, percutant et d'une grande rigueur intellectuelle.

■ France 2007, 143 minutes — **Réal.** : Nicolas Klotz — **Scén.** : Elisabeth Perceval, d'après le roman de François Emmanuel — **Images** : José Deshaies — **Mont.** : Rose-Marie Lausson — **Mus.** : Syd Matters — **Son** : Brigitte Taillandier — **Dir. art.** : Antoine Platteau — **Déc.** : Romain Scavazza — **Cost.** : Dorothee Guiraud — **Int.** : Mathieu Amalric (Simon), Michael Lonsdale (Mathias Jüst), Edith Scob (Lucy Jüst), Lou Castel (Arie Neumann), Jean-Pierre Kalfon (Karl Rose), Valérie Dréville (Lynn Sanderson), Laetitia Spigarelli (Louisa), Delphine Chailot (Isabelle), Nicolas Maury (Tavera), Rémy Carpentier (Jacques Paolini) — **Prod.** : Sophie Dulac, Michel Zana — **Dist.** : K-Films Amérique.